

poser de ce qui est connu sous le nom de canteen funds—caisse de la cantine, s'élevant à environ deux millions de dollars, qui est entre les mains du receveur général pour le Canada. Cet argent appartient au soldat à titre de part dans les bénéfices des cantines militaires en France et ailleurs. Le comité a reçu plusieurs suggestions à propos de cet argent, mais à son sens, la question appartient exclusivement au vétérán, et le comité a été d'avis qu'il ne devait influencer sa décision par aucune expression d'opinion dans son rapport. S'il en avait eu le temps, le comité aurait pu tenter, en communiquant sur les principaux corps organisés de vétérans, d'arriver à une décision réfléchie sur la question, mais comme cela n'a pas été possible, le comité suggère que le Gouvernement s'entende avec ces associations et adopte quelque moyen d'obtenir les vues des intéressés.

On me permettra avant de terminer de remercier mes collègues de leur assiduité aux nombreuses assemblées du comité, et de l'aide et de l'encouragement qu'ils ont donnés à la présidence. Je sais que nos longues séances les ont fréquemment dérangés dans leurs autres fonctions parlementaires, mais il est heureux pour la cause à laquelle nous nous intéressons tous, que les autres affaires aient été mises de côté et que les séances aient pu accuser une moyenne de présence très élevée; ce qui, on le reconnaîtra, aura pour effet d'éclairer grandement les débats et le jugement de la Chambre.

Si j'étais pour ma part porté à regretter le temps consacré aux travaux du comité, ce serait pour la seule raison que, continuellement absorbé dans ces travaux, je n'ai pu faire toujours ma part des travaux généraux de la Chambre. Si bien que, pendant deux mois ou davantage, on peut dire avec raison, la ville de London n'a pas été représentée aux Communes.

La coutume et la pratique des comités sur les affaires des soldats auxquels j'ai eu le privilège d'appartenir ont été de s'abstenir de toute expression de sentiments, et, au moins à la surface, d'envisager les questions sous un jour se prêtant à des conclusions plus justes. Après tout, "agir plutôt que parler" est la devise qui convient à ceux qui s'occupent des questions de guerre.

J'hésite à ne pas me conformer à cette tradition, bien que mon sang celtique me rende peut-être moins difficile qu'à d'autres d'une trempe plus rigide de parler publiquement le langage des pensées intimes.

Cependant, de peur que ceux aux demandes de qui nous avons été forcés de résister—et je sais que cela est arrivé maintes fois—soient portés à blâmer notre attitude, je voudrais les convaincre que je dis la pure vérité en leur assurant que le mot d'ordre du comité a été "générosité et justice," mettant en premier lieu la générosité.

J'ai eu il y a quelques mois le grand avantage de visiter une partie des champs de bataille de la Belgique et du nord de la France. Cette visite m'a permis de comprendre plus clairement une partie de ce que nos gens ont fait et enduré. Cela fera rire le soldat endurci à la vie des tranchées de penser que même la plus vive imagination ne saurait se rendre compte de rien d'approchant la réalité. Cela serait sans doute impossible; mais de même que l'enfant est impressionné par une rive couverte des débris d'un naufrage et peut vaguement se représenter la tempête qui a fait cette œuvre, de même l'homme qui n'a pas eu l'expérience, peut entrevoir une lueur de la terrible réalité à l'aspect de ce relent de la rage cyclonique de la grande guerre.

Après avoir traversé un nombre incalculable de villes en ruines, de solitudes semées de briques et de pierre où la reconstruction procédait si lentement, nous nous arrêtons dans cette plaine d'horreur qui s'étend au delà de la ville d'Ypres. A la vue de ce marécage rempli de fondrières, labouré, criblé de trous d'obus où rien ne pousse, ou l'on n'aperçoit que des joncs à tête rousse et des amas enchevêtrés de grimpants dont les épines se mêlent aux ronces des clôtures en fil de fer rouillé à travers lesquelles elles se font jour; aucun chant d'oiseau, aucun son, aucun signe de vie animale—rien, en vérité, sauf les enfants du vent qui gémissent solitaires dans les endroits perdus, et là-bas, l'horizon strié par les profils fantastiques et hideux d'arbres morts et ravagés; j'ai pu me former une faible idée de la vérité de nos soldats, eux qui durant des mois, dans des circonstances beaucoup plus terribles que je ne saurais le dire, ont non seulement combattu et vaincu l'ennemi, mais ont encore bravé la terreur que la nuit portait en son sein et la peste qui sévissait en plein jour, monsieur l'Orateur, je me suis rappelé dans ces vers écrits, il y a un demi siècle, mais qui sont encore vrais de nos jours:

I with uplifted head salute the sacred dead  
Who went—and who return not? Say not so,  
Virtue hath paths that lead not to the grave,  
No ban of endless night exiles the brave,  
And, to the saner mind, we rather seem the  
dead who stayed behind.